



McGILL DAILY français

Volume 83, No 36 Depuis 1977 Mardi, 9 novembre 1993

Audiences publiques sur la discrimination et la violence envers les gais et lesbiennes

Lesbiennes à la barre

Geneviève Billette

Les lesbiennes auront l'occasion de se distinguer du mouvement gai et de faire entendre leur propre voix lors des audiences publiques qui se tiendront du 15 au 19 novembre prochain.

Bien que les populations gaie et lesbienne s'associent lors de certains événements, il n'en demeure pas moins que leurs réalités et leurs luttes fondamentales diffèrent.

Comme l'explique l'écrivaine Gloria Escomel, qui cosigne avec Lise Harou un mémoire sur la reconnaissance des conjoint-es de fait de même sexe, les lesbiennes ont toujours été moins visibles que les hommes homosexuels : « Dans les années 70, alors que le mouvement des gais et lesbiennes prenait racine au Québec, les hommes ont

été aux prises avec des luttes spectaculaires. Les descentes dans les bars et les saunas, les accusations de grossière indécence et le travestissement ont contribué à leur grande visibilité. Les lesbiennes, en plus d'être absorbées par la cause féministe, n'ont pas eu à faire face à de tels problèmes. Et physiquement, mises à part celles qui sont particulièrement masculines, leur orientation sexuelle ne transparait pas. »

Au sein même du mouvement lesbien, on ne peut parler de solidarité indéfectible. Selon Mme Escomel, il existe pas moins de trois voix différentes, voire dissonnantes, qui ne manquent pas d'atténuer la force de frappe du regroupement. « Il existe des



lesbiennes radicales qui adoptent une position séparatiste : en aucun temps elles ne fraient avec les hommes. Elles sont en rupture avec la racine de l'oppression : la société patriarcale. Les radicales s'allient toutefois aux féministes extrémistes pour certains débats politiques. Une seconde position est celle des lesbiennes féministes. Elles militent aux côtés des femmes hétérosexuelles et, ponctuellement, aux côtés des groupes gais. Enfin, il y a les femmes dites homosexuelles, celles qui ne méritent pas le nom de lesbiennes. Apolitiques, elles sont absentes de toutes les luttes. »

Face aux audiences publiques, les positions se retrouvent donc inévitablement partagées. Les lesbiennes les plus radicales s'interrogent sur la pertinence d'adhérer à un système qu'elles contestent. Et les tenantes de la discrétion n'entendent pas briser leur silence pour l'occasion. Aussi la représentation lesbienne ne dépassera pas la quinzaine de mémoires. Si les témoignages ne semblent pas nombreux, ils ne sont pas négligeables pour autant.

« La discrimination envers les lesbiennes, affirme Mme Escomel, est systémique. Elle engendre une grande peur de se rendre visible, de revendiquer ses droits, de se porter à la défense de ses pairs. Il est donc essentiel de revaloriser l'image lesbienne au sein de la société. »

En 1977, un amendement avait été porté à la Charte des droits et libertés pour inclure l'orientation sexuelle comme motif illicite de discrimination. Cependant, cet abri légal n'a pas suffi à enrayer les iniquités.

De l'avis de Mme Escomel, la reconnaissance du conjoint-e de fait serait le premier pas vers une visibilité souhaitable, et fort saine :

« Toutes les vexations qui s'accumulent du fait de vivre cachées sont extrêmement dommageables pour la santé psychologique. Dissocier continuellement la personne intime et la personne publique est une forme de schizophrénie. »

SUITE À LA PAGE 2

Réforme de l'enseignement

Mme Robillard soumet des pistes exploratoires à la consultation publique

Frédéric Laurin

Après avoir dévoilé son projet de réforme de l'enseignement primaire et secondaire, la ministre de l'Éducation, Mme Lucienne Robillard, convie le public à étudier une série de questionnements qu'elle aimerait voir analysés en profondeur avant de proposer un plan d'action concret.

Ces questions ou hypothèses touchent l'accessibilité de la formation professionnelle aux étudiants et étudiantes, la formation générale offerte au secondaire, la situation de la langue anglaise comme langue maternelle et l'évaluation et les responsabilités de l'école. D'ici Noël, Mme Robillard s'attend à ce que plusieurs organismes, dont les associations étudiantes, viennent répondre à ces interrogations, dans le cadre d'une vaste consultation populaire.

Première étape de cette consultation, la ministre rencontrera plusieurs groupes étudiants à travers le Québec. Un sondage sera également effectué au sein de la grande population afin de tâter l'opinion publique sur le projet de réforme. Enfin, il y aura deux jours de con-

sultations publiques à Montréal, les 14 et 15 décembre, et un à Québec le 13 décembre.

La ministre voudrait remettre en question le caractère obligatoire de certains cours de formation générale. On pense notamment aux cours d'économie familiale, de formation personnelle et sociale et d'éducation au choix de carrière. Elle maintient la pertinence de la langue maternelle, de la langue seconde, des mathématiques, des sciences, de l'histoire et de la géographie. Elle demande, tel qu'indiqué dans son document *Faire avancer l'école*, « à quoi serait-il opportun d'allouer le temps qui pourrait ainsi être libéré? ». Les cours d'initiation aux technologies de l'informatique et de méthodologie du travail intellectuel reviennent souvent comme nouvelles alternatives.

Quant à la formation professionnelle au secondaire, la ministre souhaite revaloriser ce secteur auprès des jeunes, qui optent majoritairement pour les études collégiales. Il est question de permettre aux étudiants et étudiantes de moins de 16 ans de s'inscrire à certains programmes de formation professionnelle, de revoir les con-

ditions d'admission à ces programmes d'études et de permettre aux élèves en formation professionnelle de poursuivre simultanément leur formation générale.

Selon le document *Faire avancer l'école*, ces possibilités « permettraient aux jeunes d'accéder à la formation professionnelle sans avoir à interrompre leur cheminement scolaire ». On veut ainsi permettre de combler les demandes du marché du travail sans pour autant diluer les compétences des jeunes.

Autre question : doit-on faire en sorte que l'évaluation s'effectue sur tous les éléments importants de la vie scolaire? On vise essentiellement ici à vérifier la performance des institutions d'enseignement sur le plan scolaire et pédagogique mais aussi en fonction de bien d'autres éléments qui n'ont pas l'occasion d'être évalués couramment : la diversification des apprentissages, la qualité des activités parascolaires, le développement de l'autonomie et de la créativité chez les jeunes, les initiatives du personnel enseignant par exemple.

Cette évaluation pourrait se faire sous la forme de rapports annuels

produits par les commissions scolaires ou les écoles et par l'élaboration d'un système d'accréditation des écoles, sur une base volontaire, géré par le MEQ.

Enfin, Mme Robillard suggère d'introduire des épreuves ministérielles d'écriture en vue de mieux connaître la performance des élèves en anglais, langue maternelle. Selon le MEQ, les données concernant l'apprentissage de l'anglais comme langue maternelle ne sont pas aussi précises que celles du français. Et il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'examen d'anglais du ministère.

Tous les organismes qui désirent participer à ces consultations sont invités à en faire la demande en écrivant au ministère de l'Éducation à Québec. Sur la base d'initiatives personnelles, il est aussi possible d'y acheminer toute suggestion et réponse aux questions que lance la ministre Robillard : « Elles constituent des questions importantes, pour lesquelles les choix ne sont pas évidents. À ce sujet, je sens le besoin de chercher un éclairage plus net et un consensus plus vaste avant d'arrêter des décisions. »

Reserve your favourite comics!
**SUPERHEROS
CARDS and COMICS**

10% OFF on COMICS*

*with valid student I.D.

* 704 Ste. Catherine W.,

2nd floor,
facing Eaton Centre

879-1083



3565 Lorne Ave.
845-8396

Lesbiennes à la barre

SUITE DE LA PAGE 1

De plus, cette reconnaissance permettrait aux lesbiennes de jouir des mêmes avantages matériels que les couples hétérosexuels. Compte tenu du fait que les femmes affichant leur homosexualité touchent en moyenne un salaire inférieur à leurs homologues masculins, cette sécurité monétaire contribuerait positivement à la sta-

bilité des couples lesbiens

La garde légale des enfants, le droit à l'insémination artificielle, la fin de la discrimination en matière d'emploi, des services sociaux plus adéquats sont quelques uns des autres points sur lesquels les lesbiennes comptent pour améliorer leurs conditions de vie.

Selon Mme Escomel, l'angoisse reliée à la découverte de l'omo-

sexualité est la première des causes de tentatives de suicide à l'adolescence. « Il est donc essentiel, conclut-elle, que la société se dote de modèles lesbiens. Seulement, les femmes qui affichent leur homosexualité sont souvent discréditées. Et elles sont rares à vouloir courir le risque. C'est un cercle vicieux. »

LE CONSEIL PERMANENT DE LA JEUNESSE

UNE VOIE POUR SE FAIRE ENTENDRE

DEVENEZ MEMBRE
DU CONSEIL PERMANENT DE LA
JEUNESSE.

Un organisme qui conseille
le gouvernement du Québec
sur toute question
qui touche la jeunesse.

Si vous avez entre
15 et 30 ans,
posez votre
candidature
du 12 octobre au
3 décembre
1993.



CONSEIL PERMANENT
DE LA JEUNESSE

Québec ☐☐

RENSEIGNEMENTS SANS FRAIS:

1 800 463-5306

ACTIVITÉS

La vente d'équipement sportif, organisée par l'équipe de ski de McGill se déroulera du 10 au 14 novembre, de 10h00 à 21h00 à la salle de bal de l'édifice Shatner.

Pour tous et toutes les bénévoles du réseau Walksafe: venez fêter le premier anniversaire de nos patrouilles samedi le 13 novembre à 20h30 au Gert's. Il y aura des prix à gagner!

pouvez vous inscrire dans l'édifice Shatner à la salle 423. Informations: 398-6823.

Les réunions d'Amnistie Internationale McGill ont lieu tous les mardis à 18h30 au local 425-35 de l'édifice Shatner. Écrivez une lettre... sauvez une vie.

Une fin de semaine pour les femmes se déroulera au Outing Club du 12 au 14 novembre. Toutes les femmes sont bienvenues! Vous

L'Association pour les études Baha'i présente un montage vidéo sur le Congrès International Baha'i dans le cadre de la Diversity Week à la salle B-09 de l'édifice Shatner, jeudi le 11 novembre à 16h00.

La hausse des frais de scolarité vous inquiète?

Faites valoir votre point de vue dans le numéro spécial conjoint du Daily français et du Daily anglais consacré à l'éducation.

**A Paraître le 2
décembre.**

**Centre pour
les victimes
d'agression
sexuelle
de McGill
398-2700**

Nous voudrions remercier tous et toutes les volontaires et ami-es qui sont venu-es à notre *party disco*! L'événement fut un succès monstre!

AGSEM / AÉDEM

FNEEQ



CSN

Association of Graduate Students Employed at McGill
Association des Étudiant-e-s Diplômé-es Employé-es à McGill

l'ébauche de ta convention collective
est prête! viens en discuter; viens voter!

FNEEQ



CSN

L'ébauche d'une convention collective a été préparée pour répondre aux inquiétudes des auxiliaires d'enseignement (TA) à McGill. L'Assemblée Générale, la plus haute autorité du syndicat, est convoquée pour discuter de l'ébauche et pour voter sur son adoption comme base des négociations,

ce Jeudi 11 Novembre, 18h00, à l'édifice Leacock, salle 26.

Ce document affectera tous les auxiliaires d'enseignement sur le campus.

Viens te joindre aux débats!

Tu peux consulter l'ébauche de la convention collective à la salle de lecture de Thomson House, ou, à ton bureau départemental. Informe toi!

Pour de plus amples renseignements, téléphone au 336-2358, ou écris-nous par courrier électronique à l'adresse suivante: f3gs@musicb.mcgill.ca.

Backlash :

Quand les féministes font la guerre au féminisme

Christine Michaud

Étroitesse d'esprit et manque d'activisme de la nouvelle génération de féministes : voilà ce que dénonce Laura Nader, féministe renommée et professeure d'anthropologie à l'Université de Californie à Berkeley. Invitée par le programme d'études des femmes de McGill, elle animait la semaine dernière un séminaire portant sur le *backlash* ou la régression du féminisme à l'échelle mondiale.

Selon plusieurs féministes respectées telle Mme Nader, le mouvement féministe est victime du *backlash* depuis déjà plusieurs années. En effet, suite aux progrès impressionnants réalisés par les militantes du dix-neuvième et du vingtième siècle, on assiste maintenant au déclin des réalisations féministes et à un plafonnement de l'évolution du statut de la femme.

Mme Nader soutient que le fossé salarial, la violence conjugale, la vertigineuse ascension du nombre de cancers du sein de même que l'exploitation des femmes en général sont des problèmes sociaux qui auraient dû être enrayés, ou du moins amoindris, suivant la courbe d'évolution du statut de la femme du début du siècle. Selon elle, la nouvelle génération de féministes aurait « échangé le modèle évolutionnaire social contre un modèle yo-yo ».

En fait, Mme Nader accuse les jeunes féministes elles-mêmes d'entretenir la discontinuité de la progression du mouvement féministe. D'après l'anthropologue, le *backlash* sous sa forme la plus dangereuse est le « *mind guarding* ». On retrouve cette attitude chez les nouvelles féministes et professionnelles qui dénoncent et censurent d'autres femmes. Elle maintient de plus que la nouvelle génération de féministes ne cesse d'empirer la situation en refusant de compter dans ses rangs les femmes non professionnelles et les hommes féministes.

La conférencière a ajouté que les jeunes féministes ne sont pas aussi dévouées que leurs aînées à l'avancement du statut de la femme. Mme Nader attribue cette apathie au fait que la gent féminine actuelle est convaincue de son sort privilégié comparativement à celui des femmes du reste du monde, et ce dans l'empire islamique autant qu'en Amérique du Nord. Selon elle, les femmes d'aujourd'hui se laissent manipuler par la propagande ethnocentrique masculine.

En d'autres mots, lorsque les Nord-Américaines se plaignent de leur condition, on les bombarde de reportages sur l'exploitation des musulmanes au Moyen-Orient. Lorsque les musulmanes manifestent leur insatisfaction, on pointe du doigt l'épidémie de viols en Amérique du Nord. Convaincues de la supériorité de leur statut social, les femmes de chaque pays voient mal comment elles pourraient demander plus de privilèges alors qu'elles sont déjà si choyées.

Peta Tancred, directrice du programme d'études sur les femmes à McGill, a appuyé la majorité des propos de son invitée. « Je suis totalement d'accord avec elle pour dire qu'il est tout aussi probable qu'on aille de l'arrière que de l'avant » a-t-elle déclaré.

Cependant, contrairement à la conférencière, Mme Tancred ne considère pas la génération féministe d'aujourd'hui moins active que celle d'il y a 30 ou 75 ans. Ainsi, au lieu d'affirmer que les jeunes féministes n'en font pas autant que leurs aînées ont pu en faire, Mme Tancred maintient qu'« elles le font peut-être différemment ». Elle encourage de plus le développement d'une fusion entre l'ancien et le nouveau féminisme.

Afin de contrer le *backlash*, Mme Nader préconise l'adoption d'une philosophie féministe plus réaliste. Selon elle, il ne faut plus dire « les choses vont mal ici mais c'est encore pire ailleurs », mais plutôt « les choses vont bien ici mais c'est encore mieux ailleurs ».

Mise sur pied d'une commission étudiante pour les francophones

Vannina Maestracci

Vendredi dernier, le comité pour l'accessibilité des francophones à l'Université McGill tenait sa première réunion. Ce comité a été mis sur pied grâce à une initiative de l'Association Étudiante de l'Université McGill (AÉUM), dans le but de revoir la politique de celle-ci envers la population étudiante francophone.

Le comité est composé de sept étudiant-es, dont quatre francophones. On y retrouve Andrew Work, vice-président des affaires externes de l'AÉUM, Jean-François Pouliotte, vice-président aux affaires externes de McGill Québec, Isabelle Girard et Marianne Tremblay, représen-

tantes étudiantes au Sénat de McGill, ainsi que trois autres étudiant-es de l'université, Nicholas Benedict, Catherine McKenzie et Isabelle Turcotte.

La première réunion a servi à établir un plan d'action ainsi que les priorités que le comité désire se donner. Selon Jean-François Pouliotte, la démarche comporte en fait deux volets. En premier lieu, il s'agit de proposer des recommandations concrètes telle la bilinguisation complète de l'AÉUM. « Nous désirons établir une commission avec des particuliers, des organisations, des spécialistes afin d'obtenir leurs suggestions », explique Jean-François Pouliotte.

Il est important de souligner que

ce comité reste indépendant de celui mis sur pied par la faculté des Arts et qui a pour but de trouver des moyens d'augmenter les effectifs étudiants francophones. Jean-François Pouliotte déclare toutefois que le « comité ira voir le doyen McCallum pour avoir ses opinions ».

Par le biais d'une tribune ouverte à la population étudiante, ce comité espère trouver, selon Pouliotte, « une approche dynamique qui amène le plus d'opinions possibles sur la question ». En fait, il s'agit de trouver des solutions à long terme plutôt que de mettre sur pied des réformes à court terme. La commission devrait commencer sa consultation en mi-février et rendre son rapport en mars.

Le pavillon Redpath :

Une nouvelle salle d'études?

Vannina Maestracci

Avec l'arrivée rapide de la période des examens, la population étudiante mcgilloise sera encore une fois confrontée au manque de place dans les bibliothèques et aux inconvénients que cette situation entraîne.

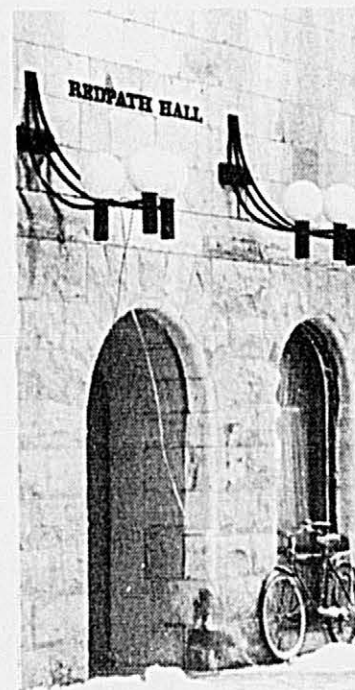
Lopo Champalimaud, étudiant en troisième année en histoire et en sciences politiques à McGill, a trouvé une solution à ce problème familial : ouvrir le pavillon Redpath aux étudiant-es pendant les examens.

En fait, le pavillon Redpath célèbre cette année son centième anniversaire. À l'origine, cet édifice servait de salle de lecture. Ce n'est qu'en 1953 qu'il est devenu une salle de concert et de réception.

Lopo Champalimaud désire donc exercer des pressions pour que le pavillon retrouve son statut premier. « C'est un choix logique puisque

l'édifice a été construit pour cet usage », déclare-t-il.

Il avance que cette alternative allégerait l'achalandage du système des bibliothèques.



DEREK FUNG PHOTO DU DAILY

Lopo Champalimaud fait remarquer que la proximité du pavillon et des bibliothèques McLennan et Redpath est, de plus, un atout important justifiant le choix de cet édifice. Il souligne aussi la beauté du lieu qui, selon lui, est beaucoup plus propice à l'étude que la plupart des bibliothèques.

Champalimaud a déjà reçu le support de plusieurs professeurs. Le pavillon, muni d'un orgue, est toutefois déjà utilisé par les étudiant-es de la faculté de Musique. Ceux-ci et celles-ci ne veulent pas voir disparaître cet espace qui leur est alloué. Champalimaud affirme qu'il souhaite un compromis : « Il ne s'agit pas de fermer cet espace aux étudiant-es de musique; je crois qu'il est possible de partager ce pavillon. »

L'étudiant fait aussi remarquer que sa demande est faite uniquement pour la période d'examen qui ne dure que trois semaines environ.

Dans sa démarche pour réouvrir le pavillon Redpath, Champalimaud, aidé de quelques autres étudiant-es, fait signer une pétition à travers le campus. Quelques 300 signatures ont déjà été récoltées. Il explique : « Cette pétition est un symbole de soutien. »

Avec cette pétition, il prévoit rencontrer l'Association Étudiante de l'Université McGill afin d'obtenir son support. « Bien qu'il serait préférable d'obtenir l'accord de l'administration de l'université avec ou sans ce soutien », ajoute-t-il.

Toujours selon cet étudiant, la solution qu'il propose est l'une des moins coûteuse pour l'université. « C'est un investissement minime puisque la salle est déjà aménagée pour les concerts; il suffirait d'acheter des bureaux. »

Enfin, il est important de souligner que si le pavillon Redpath devient une salle d'étude, il pourrait accueillir plus de 150 étudiant-es.

Toutes les personnes intéressées à soutenir ce projet peuvent contacter Lopo Champalimaud par le biais de l'Association Étudiante de Sciences Politiques.

THE MCGILL DAILY

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés - incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé par David Martin Development Inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press « CUP », de la Presse étudiante du Québec « PEQ », de Publi-Peq et de Campus Plus.

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent. ISSN 1192-4608

Le McGill Daily
coordination de la rédaction : Dave Ley
coordination de la rédaction nouvelles : Kristin Andrews
rédaction nouvelles : Liz Unna, Alra Jalabi et Kristen Boon
rédaction culture : Melanie Newton et Pat Harewood

dossiers : Dave Austin
rédaction sciences : -
direction de la photographie : Marie-Louise Gariépy
mise en page : Kristen Peterson
relations publiques : Zack Taylor
gérance : Marian Schriber
assistance à la gérance : Jo-Anne Pickel
publicité : Boris Shedov et Lettie Matteo
photocomposition et publicité : Robert Costain

Le McGill Daily français
rédaction en chef : Marie-Violaine Boucher
rédaction nouvelles : Vannina Maestracci
rédaction culture : Kathleen McCaughey et Thomas Lavier
mise en page : Nicolas Doré

collaboration :

Geneviève Billette
Alexandre Michaud
Marie-Louise Gariépy
Benoît LeBlanc
Laure Neuville

Véronique Meunier
Derek Fung
Christine Michaud
Frédéric Laurin

français

Mozart au Québec

Kathleen McCaughey

cinéma Saviez-vous qu'on a laissé mourir un musicien prodige ici même au Québec? Probablement pas. Justement parce que ce musicien, après avoir été propulsé au sommet de sa gloire, a été relégué aux oubliettes.

Chaleureusement accueilli au Festival de l'Abitibi-Témiscamingue, le film *André Mathieu, musicien* connaît sa première montréalaise lors du Festival international de piano de Montréal. En plus de rafraîchir la mémoire collective, ce film se veut une réflexion sur la condition de l'artiste au Québec.

Né à Montréal en 1929, André Mathieu, pianiste et compositeur, donne des concerts dès l'âge de cinq ans. De Paris à New York, il est rapidement acclamé par la critique et surnommé "le petit Mozart canadien". À sept ans, il joue au Parle-

ment pour Duplessis et à la salle Chopin-Pleyel à Paris. Eleanor Roosevelt et Albert Einstein l'écouteront au Carnegie Hall en 1942. Et après? Des études en France, plusieurs compositions, quelques contrats, un alcoolisme de plus en plus prononcé, des engagements non-respectés. Bref: un désenchantement progressif qui le mènera vers sa chute. À la fin de sa carrière, il est réduit à jouer dans des pianothons, espèces de cirque dans lequel le pianiste se démène pendant une vingtaine d'heures question de battre des records d'endurance.

C'est sur de telles images que Labrecque fait débiter son film. Avant de voir l'ascension du jeune prodige, on assiste donc à sa défaite. Dans cette séquence le rôle d'André

Mathieu est interprété par le jeune pianiste Jean-Alexandre Sarrazin qui rend bien toute la passion de la musi-

nent une bonne idée de l'oeuvre de l'artiste. Certaines autres scènes nous montrent un jeune Mathieu interprété par divers jeunes pianistes dont certains manquent malheureusement de talent musical pour convaincre dans leur rôle. Finalement, toute la déchéance de l'artiste marginalisé et désillusionné est démontrée dans des séquences où on le voit, visage ravagé par l'alcool, parler des « grands » musiciens qui l'ont précédé.

Car, d'après ses proches et aussi, semble-t-il, Jean-Claude Labrecque, la fin regrettable d'André Mathieu est en partie le résultat d'une société qui ne sait apprécier le génie de ses artistes. Comme l'explique Jacques Languirand, si Mathieu a connu une période de gloire dans sa jeunesse c'est parce qu'on s'inté-

ressait au phénomène de l'enfant prodige, au « monstre » qu'il était, plutôt qu'à sa musique. Ensuite, lorsque son comportement a trahi les symptômes d'un être maladapté, on l'a rejeté. André Mathieu meurt d'une cirrhose de foie en 1968, à l'âge de trente-neuf ans.

Le film de Labrecque aborde des questions pertinentes sur l'attitude du Québec envers ses artistes. Si, toutefois, il a aussi comme but de faire connaître un génie québécois négligé, le genre du documentaire s'y prête un peu mal. Labrecque a pourtant bien su agencé les images fictives et historiques mais il reste que les non-initiés risquent de ne pas se déplacer.

André Mathieu, musicien, réalisé par Jean-Claude Labrecque et mettant en vedette le pianiste Jean-Alexandre Sarrazin, prend l'affiche au cinéma du complexe Desjardins dès le 19 novembre.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE-CANADA

André Mathieu : Enfant prodige

que de Mathieu. Ensuite, dans le style du documentaire, la caméra passe d'anciennes photographies à des témoignages de personnes qui l'ont connu tels Jacques Languirand, Victor Vogel et Gérard Gamache. Des pièces musicales authentiques accompagnent ces images et don-

Image et Nation Gaie et Lesbienne : prise six!

Marie-Violaine Boucher

cinéma Pour une sixième année consécutive, Image et Nation Gaie et Lesbienne prend l'affiche à Montréal, cette fois en même temps que les audiences publiques sur la violence et la discrimination envers les gays et lesbiennes.

Du 11 au 28 novembre prochain, quelque 185 films seront présentés dans le cadre de ce festival, qui prend un peu plus d'ampleur chaque année.

Au programme, des courts et longs métrages, films ou vidéos, en provenance de 18 pays.

Notons entre autres un hommage à quatre cinéastes gays décédés au cours de la dernière année des suites du sida : Cyril Collard (France), Michel Béné (France), Amos Gutman (Israël) et Stuart Marshall (Angleterre).

Le sida constitue d'ailleurs l'un des thèmes à l'honneur cette année : près de vingt films abordent la question, qu'il s'agisse de prévention ou de conscientisation.

Près d'une trentaine de réalisateurs et réalisatrices seront sur place pendant le festival et il sera possible de les rencontrer.

Pour de plus amples informations concernant la programmation, l'horaire et les salles de projection, il suffit d'appeler au 285-4467. La programmation du festival est également disponible à la librairie l'Androgyne sur Saint-Laurent et au Goethe-Institut sur Sherbrooke. On peut se procurer un carnet de cinq billets au coût de 22,00\$. Chaque billet vendu séparément coûte 5,50\$

French B. :

La nouvelle démente des bâtards.

Thomas Lavier

chanson Les morveux avec des tignasses sont de retour! Les French B. ont renoué avec la scène samedi soir au Café Campus. Et cette fois-ci, ils avaient du nouveau.

Un nouvel album, *Légitime Démence*, lancé sur place, et qui est tombé tout près de moi; j'aurais voulu une autre chance mais il n'y avait qu'un lancement ce soir-là. Une nouvelle bibitte touffue, un guitariste, Roger Myron, grossissant le nombre des *bastards* à trois. Le groupe prend ainsi de l'ampleur: avec un batteur pour les concerts, François Giroux, ça nous fait maintenant un quatuor; enfin, avec l'ordinateur de scène, ça fait même sept ou huit en tout, vu son importance. Mais ça, on y reviendra un peu plus tard...

Quelques changements, cela suffisait-il pour raviver l'intérêt d'un groupe qui s'est rendu invisible depuis le 1er juillet 1992, date de son dernier concert? À une époque où certains groupes punks font des concerts qui ressemblent à des récitals plus qu'à autre chose, voir les French B. sur scène fait toujours du bien. Richard Gauthier (le chanteur) promet toujours d'être divertissant; il fait le pitre, niaise le public, se défoule. Cette fougue se retrouve aussi bien dans ses textes et s'inscrit dans une philosophie propre qui se résume ainsi: « la

modération a bon goût, mais l'exagération est plus efficace. »

Efficace, c'est le cas de le dire. La salle était comble, les esprits déchaînés. French B. est parmi ces groupes qui possèdent leur troupe de fidèles qui remplissent les salles à cha-

quelles, d'Orgasmatron à la Woody Allen, et inévitablement de Kleenex... Et puis il y a *Mr L'indien*, e m -

concert, en moyenne un tous les dix-huit mois, et s'emparent de chaque album... en tout, deux en quatre ans.

Mais leur attente semble récompensée. *Légitime Démence* nous offre quelques bonnes chansons aux thèmes *bâtardiens* traditionnels. La techno, cratie, logie ou techno tout court, est toujours leur leitmotiv, dans la musique comme dans les paroles. Ainsi *KleeneXXX*, la suite de l'*Opus XXX* du premier album, est une histoire d'amours

virtuelles, d'Orgasmatron à la Woody Allen, et inévitablement de Kleenex... Et puis il y a *Mr L'indien*, e m -



prunté à C l a u d e Péloquin; pas le vendeur de cigarettes, mais plutôt celui dont le territoire ancestral est violé par l'homme blanc et sa technologie.

D'ailleurs cette menace technologique est aussi présente sur scène que sur l'album: l'ordinateur, la boîte à rythme, le *sampling* règnent. Ironiquement, c'est ce qui menace de bousiller le tout. Sublime et absurde pied de nez peut-être: annon-

cer la grande noirceur de l'ère technocratique dans des chansons contrôlées par l'ordinateur? Car parfois, la question devient angoissante: sont-ce des musiciens ou des techniciens?

C'est dans ce contexte que l'interprétation de Brel et de Baudelaire (*Enivrez-vous*) place le groupe où il se complait peut-être à être: au bord du gouffre. Soit on apprécie cette délectable fantaisie et on lui trouve un sens profondément néoïste, soit on veut casser la baraque. Ça dépend de notre volonté de laisser les *bâtards* jouer aux prophètes.

Ça passe ou ça casse; c'est le principe de base dans l'écoute des French B. Dans *Légitime Démence*, la musique devient plus vivante mais n'évolue pas tellement. Il y a quand même quelques bonnes trouvailles, telles que *Réalité*, qui ressemble à du Luc de la Rochelière, mais avec des paroles de névrosé et des bruits d'usine. Toutefois les sources restent les mêmes: du bon vieux techno à gogo d'il y a cinq ans, KMFD ou Ministry. Le problème c'est que, entre-temps, leurs albums se succèdent et se ressemblent trop, à un tel point qu'on se demande si le groupe est capable de produire autre chose. Et puis ultime déception: quatre ans plus tard, il n'y a pas de suite à l'inoubliable *Je m'en souviens*.

French B., Légitime Démence, chez Cargo.

Le temps des Galarneau de Jacques Godbout

Salut encore, Galarneau!

Alexandre Michaud

livres Le mois dernier paraissait aux Editions du Seuil la suite, vingt-cinq ans plus tard, du roman *Salut Galarneau!* de Jacques Godbout. *Le temps des Galarneau* est un roman bien de son temps : les nostalgiques qui y rechercheront un *remake* du premier risquent d'être déçus...

En effet, Godbout, écrivain polyvalent (romancier, journaliste, essayiste, poète,...) et cinéaste, une des figures marquantes du paysage culturel québécois depuis les années soixante, avait annoncé au mois de mai dernier qu'il venait de terminer ce qui constituerait la suite des péripéties du sympathique François Galarneau. Le personnage avait marqué l'imaginaire en 1967 parce qu'il portait un regard juste

et incisif sur l'époque de la Révolution tranquille. Dans les années 90, François a beaucoup changé et, au fil des nouveaux événements parfois rocambolesques qu'il vit, il dresse un bilan du bout de chemin qu'il a fait.

Après avoir vendu sa cantine et s'être emmuré vivant dans sa maison, l'ex-Roi du hot-dog fait un bref séjour dans un institut psychiatrique (c'est à peu près le seul moment du roman où on retourne dans les années 68-69). Ensuite, François nous apprend qu'il a été camionneur aux États-Unis et que maintenant, il a choisi le métier de gardien de sécurité dans un centre commercial. Étonnant, n'est-ce pas? François a un jour décidé de mettre de côté la révolte sourde et la créativité en lui pour mieux servir la société. « J'ai mis le couvercle

sur la casserole, qu'on ne m'entende plus bouillir. » (p.18). Mais cet emploi a tout de même l'avantage de lui fournir un bel uniforme, qui lui donne une confiance et une assurance qu'il n'aurait pas autrement, et surtout du temps à revendre pour ce qu'il aime plus que tout : lire.

S'il dévore littéralement tout ce qui lui tombe sous la main, c'est parce que la littérature répond à un besoin vital. Il croit que « la rencontre du bon auteur, au bon moment, peut changer la vie. » (p.46). C'est aussi, pour un éternel rêveur comme François, la meilleure façon d'échapper au quotidien qui l'étouffe trop souvent : « Entre les couvertures d'un livre on n'est jamais enrhumé. » (p.44). Ce thème omniprésent de la lecture met en relief une différence flagrante en-

tre *Salut Galarneau!* et *Le temps des Galarneau* : l'acte d'écrire n'a plus du tout la même signification. Dans le premier roman, l'écriture représentait pour François le besoin vital et viscéral de s'inventer, l'urgence de se créer. Vivre et écrire étaient intimement liés dans l'acte de *vécrire*, et c'était sa principale source de bonheur.

Il semble que maintenant, la lecture a remplacé l'écriture comme pilier principal de la vie de ce bon vieux Galarneau. Écrire garde tout de même un rôle important :

celui de ne pas oublier (la mémoire est en effet un thème central du roman). Ce passage du rôle de créateur à celui de spectateur serait-il symptomatique d'un changement dans les valeurs de Godbout?

Cela crée par ricochet une différence sensible de ton entre les deux romans. Dans le premier, François, entre deux fritures à la cantine, remplissait ses cahiers comme un journal personnel, à la fois simple et poétique, agrémentant presque toujours ses réflexions sur son passé et son présent d'images bien terre-à-terre. Son langage était riche de mots concrets qui touchaient sa réalité de vendeur de hot-dogs, souvent accompagné du vocabulaire liturgique (des sacres, en bon québécois...), truffé d'anglicismes et de marques de commerce qui évoquaient mieux que n'importe quelle théorie son rapport à l'Amérique. Aliénation et admiration mélangées face à nos voisins du Sud, c'était caractéristique du Québec des années 60 (ça l'est encore aujourd'hui, malgré l'affirmation plus grande de notre culture depuis). Dans *Le temps des Galarneau*, le langage est devenu plus « académique », on sent que Godbout a raffiné son style, le rendant plus poétique et souple (ce qui est loin d'être un défaut). Après tout, cela représente mieux ce que François Galarneau est devenu : en quelque sorte, un intellectuel autodidacte. De plus, bien que la narration reste toujours à la première personne (c'est tout de même les cahiers de François que l'on lit), on sent parfois que le style narratif se distancie de son intimité pour plutôt décrire « objectivement » le déroulement des événements.

Il est intéressant de voir que le

Fiction & Cie

Jacques Godbout
Le temps des Galarneau

roman



Seuil

Forum 93:

Tout pour la musique

Benoît LeBlanc

musique « La musique change, elle évolue pas. », c'est sur cette parole d'un ancien participant que le deuxième Forum international des jeunes compositeurs de l'Université de Montréal (U de M) a débuté la semaine dernière. Sept univers, sept artistes, un mois d'activités variées et d'échanges formatifs.

Cette année, un jury international de cinq personnes jugera le travail de Melissa Hui (Canada), Raffaele Marcelino (Australie), Christoph Neidhöfer (Suisse), Makiko Nishikaze (Japon), Gediminas Rimkevicius (Lituanie), Carlos Sánchez-Gutiérrez (Mexique) et David Dzubay (États-Unis).

« Ici on enlève la barrière entre auteur et jury. », souligne Lorraine Vaillancourt, directrice artistique et membre du jury, et l'on s'ouvre sur l'extérieur puisque « à force de raccourcir sa vue, on finit par la perdre! ». Car à Montréal, le jury et les concurrentes ont droit d'intervention sur la démarche créatrice des autres lors du mois précédant la présentation finale de leurs compositions d'ici la fin du Forum, le 28 novembre prochain.

Cette particularité fait tout l'originalité de l'événement montréalais lorsqu'on le compare à ses semblables des quatre coins de la planète. Nulle part ailleurs, on peut assister à un forum d'une telle durée où cha-

cun et chacune peuvent prendre le temps d'observer et critiquer la démarche de l'autre. À Montréal, on peut sortir de sa petite bulle et fonder

Montréal, deuxième ville francophone du monde, où la langue de travail sera le français. Mais on sait y être courtois et polyglotte. »



CHANTELLE CLÉMENTS PHOTO DU DAILY

Les jeunes compositeurs

des amitiés allant au-delà de la compétition.

La petite histoire du Forum

Cette initiative a été créée en 1991 par le Nouvel ensemble moderne et la Faculté de musique de l'U de M en collaboration avec la société Radio-Canada. Le tout était parrainé par le Conseil international de la Musique (Unesco). Robert Leroux, le doyen de la Faculté de musique, a souligné l'importance de ces divers appuis.

Fait à noter, les répétitions publiques, repas communautaires, portraits, mini-forums d'analyse, tables rondes se sont déroulés et se dérouleront en français entre autres grâce à la bonne volonté de Maryvonne Kendergi. « Cette aventure qui va se vivre ici, au Canada, lieu singulier d'Amérique du Nord; au Québec, lieu de recherche et en recherche; à

Cette première édition a porté de nombreux fruits. D'abord elle a permis à quelques créateurs d'acquiescer une notoriété immédiate. Paris, New York, Los Angeles; on les retrouve un peu partout dans le monde.

D'autre part, les deux concerts des œuvres des finalistes diffusés par le réseau FM de Radio-Canada ont été retransmis dans 22 pays. C'est la première fois qu'une offre atteignait une telle ampleur. Les disques Humus produiront bientôt « On a la pochette, et toujours pas la musique! », un microsillon issu de ces œuvres.

Lors de la *Tribune des compositeurs depuis 40 ans*, on réclamait déjà les pièces de certains des jeunes du Forum 91. Inutile de mentionner que l'on espère avoir autant de succès avec le groupe de jeunes artistes du Forum 93.

McGill fait faux pas?

Vannina Maestracci

actualité Les 12 et 13 novembre prochains, les départements de psychiatrie de l'Université McGill et de l'Hôpital général de Montréal présenteront un symposium intitulé : « Vraies et fausses accusations des survivants adultes d'abus sexuels dans l'enfance ». Une coalition, formée dans le but de protester contre l'événement, tiendra aujourd'hui une conférence de presse.

En effet, des organismes divers tels le Collectif masculin contre le sexisme, RACOR en santé mentale (qui comporte près de 80 groupes communautaires et alternatifs), l'Association nationale de la femme et du droit, Défense des enfants-International, l'IR des centres de

Une coalition s'oppose à un symposium organisé par l'université McGill et l'Hôpital général de Montréal

femmes du Québec et le Regroupement des Équipes Régionales Espace (avec 9 organismes membres), se sont regroupés afin d'adresser des critiques au symposium et à ses organisateurs-trices.

Plusieurs lettres ont été envoyées à M. David Johnston, recteur de l'Université McGill, à Richard Cruess, doyen de la faculté de Médecine de McGill, à Gérard Douville, directeur général de l'Hôpital général de Montréal ainsi qu'à la compagnie Bristol-Myers Squibb, qui fait aussi partie du symposium.

Avant tout, ces lettres de protestation soulignent le manque d'objectivité du colloque. En fait, un

seul invité, Dr Howard Lief, sera présent lors de l'événement. Dans une lettre adressée au recteur Johnston, Martin Dufresne, membre du Collectif masculin contre le sexisme, remarque que cet invité est un membre du conseil d'administration de la « False Memory Syndrome Foundation » (FMSF). Celle-ci affirme qu'une grande proportion des accusations faites par des adultes prétendant avoir été victimes d'agression sexuelle dans leur enfance sont en fait fictives. Martin Dufresne ajoute aussi que « le syndrome de la fausse mémoire n'est pas reconnu par les corporations professionnelles psychiatriques et légales. C'est une création

de la FMSF, rejetée par la plupart des collègues de Dr Lief ».

Dans une autre lettre au doyen de la faculté de Médecine de l'Université McGill, Lisa C. Addario de l'Association nationale de la femme et du droit, écrit : « Bien que nous soyons consternés que l'Université McGill donne à la fondation (FMSF) un forum pour exprimer ces idées dangereuses, celui que vous avez choisi est des plus inquiétants. Nous faisons référence ici à votre décision de ne pas contrebalancer les thèses de la fondation par la présence d'une autre personne qui s'attaquerait à la légitimité de celles-ci ».

La plupart des lettres suggèrent

l'inclusion dans ce symposium d'autres invités pouvant s'opposer à la thèse de la FMSF. Stella Guy, présidente de Défense des enfants-International, souligne un autre fait important dans une lettre à Gérard Douville : « À se préoccuper de façon si exclusive du sort des personnes dont la réputation pourrait être ébranlée par une fausse accusation d'abus sexuels, on en oublie celui des victimes réelles. »

À partir d'aujourd'hui donc, une vague de protestations contre ce symposium doit émerger. La conférence de presse organisée par la coalition s'opposant au symposium aura lieu cet après-midi à 13h00, au local A-3025 du pavillon Hubert-Aquin de l'UQAM.

Conférence :

Le féminisme a encore sa place

Marie-Louise Gariépy

actualité Le féminisme est mort? Les problèmes que rencontrent les jeunes femmes aujourd'hui sont peut-être différents de ceux d'hier, mais l'existence d'inégalités entre hommes et femmes justifie toujours le combat féministe.

C'est du moins le message général qui se dégage d'une conférence sur les conditions de vie des jeunes femmes qui a eu lieu mardi dernier dans le cadre du vingtième anniversaire du Conseil du statut de la femme. Trois jeunes femmes étaient invitées à discuter de la réalité, des enjeux et de l'avenir des femmes. Issues de milieux différents, elles ont confirmé que les femmes n'avaient pas encore atteint l'égalité, voire la respectabilité qui leur était due.

Armée de statistiques, Sophie Latraverse, avocate, a tracé le portrait de la place faite à la femme professionnelle. Selon le *Financial Post*, seulement 0,7 p. cent des cadres supérieurs sont des femmes. Aux États-Unis, sur 4000 cadres, il n'y aurait, selon elle, que 19 femmes. De plus, bien qu'elles représentent 27 p. cent des effectifs en droit, seulement 7,8 p. cent de ces femmes sont associées dans de grands cabinets et 11 p. cent sont juges.

« Le milieu de travail traditionnellement masculin se compose d'une multitude de mécanismes. Il y existe une grande réticence à embaucher des femmes : elles sont

moins dures, négligent leur travail pour s'occuper de leur famille, croit-on. Les femmes qui décrochent un emploi dépendent de l'approbation des hommes et doivent déployer des efforts surhumains pour combiner leur rôle de parent et d'employée », indique Sophie Latraverse.

où on me disait qu'il n'y avait aucune barrière, que je pouvais faire ce que je voulais, mais en grandissant j'ai réalisé que ce n'était pas si simple que cela », affirme-t-elle. En tant que femme provenant d'une minorité visible, elle indique que « la femme ethno-culturelle fait face à

des femmes immigrantes au Québec possèdent un diplôme post-secondaire, ce qui correspond à la moyenne québécoise.

Aujourd'hui intervenante en milieu scolaire, Suzanne Pélouquin a fait le portrait de sa vie et des étapes qui l'ont amenée à s'identi-

fiée. On dit souvent que les gars ne changent pas et que les filles sont *pognées* dans leurs stéréotypes, mais je ne suis pas d'accord. »

Elle demeure toutefois consciente des difficultés que doivent affronter les jeunes femmes. « Qu'on ne me fasse pas croire que l'on a les mêmes chances de se trouver un emploi, s'indigne-t-elle. Lors de coupures budgétaires, ce sont les femmes qui écopent. » Elle souligne de plus les problèmes liés à la maternité tels que le manque de garderies. « Est-ce que l'on a les enfants que l'on voudrait avoir? » demande-t-elle. Selon elle, ces dures réalités ne sont pas envisageables pour des adolescentes qui ne sont pas encore mises vis-à-vis de telles situations : « On ne peut pas être féministe à 15 ans, mais moi, à 27 ans, je le suis », affirme-t-elle.

Lorsqu'on demande pourquoi les femmes s'opposent souvent aux féministes et tentent de se démarquer de ce mouvement, différents facteurs sont énumérés. Suzanne Pélouquin fait remarquer que plusieurs femmes ont peur du discours féministe car chaque revendication les ramène à leur réalité. De plus, selon Dominique Olivier, les jeunes femmes pensent que les féministes sont toutes des lesbiennes, des femmes hystériques qui crient. « Mais le féminisme, c'est la recherche de l'égalité entre homme et femme », nous dit-elle. « Personne ne peut être contre cela. »



Suzanne Pélouquin, Dominique Olivier et Sophie Latraverse

verse. Le résultat d'une telle situation est que plusieurs femmes abandonnent leur ambition professionnelle au profit de leur famille ou, au contraire, sacrifient vie privée et enfants pour se consacrer uniquement à leur emploi. « Mais les femmes sont sur le marché du travail pour y rester », ajoute-t-elle toutefois avec confiance.

Pour sa part, Dominique Olivier, rédactrice en chef de la revue *Image*, lève le voile sur les enjeux d'une autre catégorie de jeunes femmes. « J'ai grandi dans un milieu

plusieurs barrières ». « Avec un diplôme égal on doit être quatre fois plus compétente qu'une femme blanche et huit fois plus qu'un homme blanc », déplore-t-elle.

Pour illustrer le genre de préjugés auxquels la femme issue d'une minorité visible fait face, elle raconte comment une femme autochtone présumée que sa voisine haïtienne qui travaillait dans un hôpital était une simple préposée alors qu'elle était en fait chirurgienne. Ce genre de préjugés abonde selon elle. Pourtant 30 p. cent

fier au féminisme. Issue d'une famille déchirée par la violence conjugale, elle a dû affronter le fait qu'elle était enceinte à l'âge de 13 ans. Bien que très jeune, elle a mené sa grossesse à terme. Devant combiner études, maternité, travail et bénévolat, elle finit même par être victime d'une dépression. Soulignant ainsi la triple tâche à laquelle est confrontée la femme d'aujourd'hui, elle garde toutefois confiance en l'avenir : « Je ne baisse pas les bras car je crois qu'il est possible d'atteindre l'égalité so-

DAVID KENNEDY PHOTO DU DAILY

4564-A □

La francophonie vue par un humaniste

Entrevue avec Axel Maugey

Marie-Violaine Boucher

« La francophonie, c'est du troc », s'exclamait le journaliste Michel Venne suite au dernier sommet de la francophonie qui se tenait à l'île Maurice en octobre dernier. Cette cinquième rencontre des chefs d'État francophone a une fois de plus fait éclater au grand jour l'absence de consensus sur la définition même du concept de francophonie.

S'agit-il d'un espace linguistique, culturel, politique et/ou économique? Y a-t-il réellement une conscience francophone ou s'agit-il d'une invention de toutes pièces visant à satisfaire des intérêts mercantiles et des visées post-colonialistes?

Axel Maugey, professeur des civilisations du monde francophone au département de langue et littérature françaises de McGill, porte sur le sujet le regard idéaliste d'un humaniste.

« Le phénomène francophone est essentiellement un phénomène culturel. Aujourd'hui, il y a une sorte de dérapage : il y a à la fois l'aspect politique, c'est-à-dire les réunions des chefs d'État lors des sommets francophones, qui ont débuté en 1986, et le volet économique. Au début, ce qu'on entendait par francophonie, c'était beaucoup de culturel, un peu de politique et pas du tout d'économique. Aujourd'hui, nous en sommes au contraire à beaucoup moins de culturel, beaucoup plus de politique et on ne sait pas quoi faire avec l'économie. »

La réalité francophone est excessivement complexe. La langue française, qui devrait être le dénominateur commun des 49 États-membres de l'ensemble francophone, ne constitue pourtant la langue maternelle que d'une minorité des populations arabes, africaines ou asiatiques concernées. Dans bien des cas, le français n'est que la langue officielle, celle de la diplomatie et des échanges internationaux, la langue de l'élite. Monsieur et madame-tout-le-monde ne le parlent à peu près jamais, si encore il et elle l'ont un jour appris.

Peut-on vraiment alors parler d'un sentiment d'appartenance à la francophonie? Surtout, peut-on se servir de cette prétendue langue commune comme prétexte à l'établissement d'échanges multilatéraux, à la création de réseaux de solidarité, à l'ouverture des marchés?

Axel Maugey n'a pas de réponse à cela. Il regrette cependant que les échanges économiques aient pris la place de ce qui devait être une coopération culturelle et technique:



sommes en face d'une contradiction, d'une erreur terrible!

Les intérêts des pays représentés lors des sommets francophones sont effectivement très souvent prosaïques et pécuniaires : chacun prêche pour sa paroisse, le Canada et la France en tête, et il arrive qu'on ne réussisse à prendre aucune décision pratique, comme cela a été le cas lors du sommet de l'île Maurice. « La France et le Canada se disputent pendant que les Africains les regardent se disputer », déplore le professeur Maugey : « Ce qui devrait tous nous préoccuper, c'est plutôt la situation en Afrique! »

Axel Maugey, qui s'intéresse notamment au pluriculturalisme de l'espace francophone, propose une explication à l'échec apparent de certains organismes dont s'est dotée la francophonie, telle l'Agence de coopération culturelle et technique : « S'il y a échec, c'est que nous ne nous connaissons pas assez. » Il prend pour exemple la France qui, grâce à son empire colonial, a pu diffuser sa culture, ses idées, ses structures politiques partout sur le globe. Encore aujourd'hui, ses anciennes colonies lui portent un vif intérêt et, dans les écoles, l'histoire de France occupe une place de choix. Pourtant, qui en France peut prétendre connaître aussi

« Il faut multiplier le dialogue », soutient le professeur : « La francophonie, c'est d'abord la connaissance de l'autre. » « La francophonie ne peut fonctionner que si elle est considérée comme un nouvel humanisme, tournée vers le pluralisme, vers le dialogue des peuples et des cultures, c'est-à-dire vers un nouvel idéal », explique-t-il.

Sans vouloir nommer qui que ce soit, M. Maugey s'en prend aux dirigeants des institutions reliées à la francophonie. Il parle d'une incompétence qui repose sur une mauvaise connaissance de la situation et des enjeux, sur un manque de vision, de créativité. « Il n'y a pas suffisamment d'action concertée », affirme-t-il. « Certains chefs ne voient même pas l'utilité de la francophonie, alors comment voulez-vous qu'ils sachent où ils s'en vont? »

La langue, par exemple, qui aurait pu servir de cheval de bataille à la francophonie, n'a fait l'objet d'aucune stratégie à court ou à long terme. Selon le professeur Maugey, l'Europe a commis une énorme erreur en renonçant à des langues aussi fortes que le français et l'allemand, au profit de l'anglais : « Aucune langue ne devrait avoir la suprématie. » Et la France a évidemment tort, puisqu'elle a abdiqué la première.

Si la mère-patrie, si le pays qui compte la plus importante population dont le français est la langue maternelle ne fait pas figure de proue, la bataille semble perdue. Le Québec et la Belgique mènent leurs combats respectifs, certes, mais à quoi bon si leur aînée renonce?

« Pour que le mouvement francophone existe et se développe, il doit y avoir de meilleurs responsables et aussi, bien sûr, une volonté politique » conclut Axel Maugey.

« Nous sommes à une époque où les phénomènes de l'esprit ont été terriblement réduits en faveur des phénomènes économiques. Nous

bien les modes de vie, les idéologies dominantes, les rites et croyances du Tchad, du Laos ou même du Québec?

Le Roman de la francophonie

La francophonie vue par des intellectuels, hommes politiques ou de lettres et revue par un universitaire. Voilà ce nous propose Axel Maugey dans un essai synthétique intitulé *Le Roman de la francophonie*.

Paru en octobre dernier, le livre de M. Maugey constitue un panorama critique de 13 des principaux ouvrages portant sur la francophonie. Les propos de René Étiemble, Jean-Marc Léger, Léopold Sédar Senghor et Michel Guillou, pour ne nommer que ceux-là, font l'objet d'une analyse critique et sont comparés les uns aux autres.

Axel Maugey s'interroge entre autres sur les efforts réels de la France pour promouvoir le

français et défendre le concept de francophonie, sur l'émergence du monde musulman au sein de l'ensemble francophone, sur les échanges Nord-Sud, l'explosion démographique de l'Afrique, la mollesse de certains et certaines responsables des organismes francophones.

Professeur au département de langue et littérature françaises de McGill où il donne notamment un cours sur la littérature d'expression noire, Axel Maugey est également l'auteur de *La Francophonie en direct* et de *Vers l'entente francophone*.

Le Roman de la Francophonie, paru aux éditions Humanitas et Jean-Michel Place, septembre 1993, 218 pages, 34,95\$.

Entre l'apathie totale et l'extrémisme borné, nous aussi au **Daily** nous cherchons la troisième voie. Est-ce avec **VOUS** que nous allons la construire?

Manquez pas le rendez-vous avec l'Histoire! Elle sera là, **mardi 18h, chambre B-03 du bâtiment Union.**

Nous avons besoin de **journalistes, dessinateurs et dessinatrices, expert-e-s en langue française et en philosophie hégélienne, correcteurs et correctrices.**

Prendre la ligne verte, comme l'espoir, descendre à Peel pour venir nous voir, Fais-toi z'en pas, tout le monde fait ça!